

## ENFANTS DE MÉMOIRES

On nous a dit de nous taire puisque se taire assurait la survie. Plus exactement : on nous l'a fait comprendre, sans mots et sans bruit, comme le reste. Des injonctions silencieuses. Une question de vie ou de mort. Si bien que les oreilles, le cerveau, le ventre entendent ce qui n'a pas été prononcé. Cela remonte aux caves où s'étaient cachés mes arrière-grands-parents et grands-parents en 1942, aux couvents où avaient été envoyés les jeunes enfants juifs pour se faire passer pour catholiques, aux placards refermés de l'intérieur dont on aurait voulu qu'ils aient le pouvoir d'engloutir. Oui, ne pas bouger, se rendre invisible, transparent. Personne ne joue et pourtant on est bien dans une sinistre partie de cache-cache. Cela remonte aux arrestations et aux déportations, au voyage sans retour vers l'est, entre Auschwitz et ses dépendances, et là encore la peur est connue, pas tout à fait étrangère et déjà inscrite dans les gènes, car la peur vient de plus loin et nous dépasse : elle remonte à avant nos naissances, aux souvenirs diffus des exodes, aux traces laissées dans nos consciences par les pogroms, aux récits de traques d'un autre temps.

Je suis née vingt-huit ans après la fin de la guerre et je n'ai jamais eu à me cacher. Pourtant, par des chemins que je ne pourrais retracer, l'ordre de me tenir à carreau m'a bel et bien été transmis. Ma génération, la troisième, a bien compris qu'elle ne devait pas se faire remarquer. La prudence, toujours, la conscience du danger. Elle sait que le passé c'est le passé, et qu'il vaut mieux l'oublier. Ne pas faire de vagues. Or voilà que ce qu'on a voulu enfouir remonte à la surface. Comme remontent à la surface, les jours de pluie, les ossements des corps gazés de Birkenau. On a beau se taire, ça crie tout seul. Des monuments s'élèvent, des voix se font entendre, des récits s'écrivent. Ils ne sont ni les premiers (Primo Levi publie *Si c'est un homme* en 1947 mais il lui faut plus de quinze ans pour commencer à être lu), ni les derniers. La loi du silence a ses limites, elle ne peut plus tout contenir.

Lorsque je me suis rendue compte que j'avais oublié la combinaison du numéro tatoué sur l'avant-bras de mon grand-père rescapé d'Auschwitz, celui qu'enfant je connaissais par cœur et dont je n'avais plus désormais qu'une image floue, j'ai éprouvé le besoin de remonter le fil de son histoire et de lever l'interdit. Ne plus faire comme si cette histoire n'était pas la mienne. Mais à qui appartient le passé ? Aux seuls acteurs qui l'ont traversé, ou aussi, un peu, à leurs descendants ? La consigne de Luc est explicite : « Il faut laisser les morts enterrer leurs morts. » Et ce disant, ce sont les vivants qu'il protège. Mais nous savons, nous les enfants et

petits-enfants de ces fantômes, que certains morts restent absolument vivants, et que certains vivants, d'avoir vu la mort de trop près, si brutale, ne s'en remettent jamais.

Parce qu'ils portaient la mort sur eux, comme un masque défigurant, les rescapés des camps, immigrant dans le tout jeune Israël, se firent traiter à voix basse de « savon », allusion morbide à cette rumeur, fausse, que laissaient planer les SS sur leurs victimes : la fabrication industrielle de savon à partir de leurs cadavres. Ce qui disait la souffrance des revenants condamnés au silence, mais toujours en vie, comme le malaise de ceux qui, en les accueillant à nouveau sur la surface de la terre, dans un pays où tout était à construire, devaient composer avec leur embarras et leur mauvaise conscience.

Que feront les Rwandais de leur passé ? Comment en parleront-ils ? Avec quels mots, quelles images, dans quels lieux quand on sait que victimes et bourreaux vivent toujours côte à côte ? Malgré les évitements des rescapés, la mémoire juive s'est organisée autour de textes et de témoignages écrits, rendant la transmission possible (ce qui ne fut pas le cas pour les Tziganes, peuple de tradition orale qu'on n'a même pas cherché à écouter). Mais Max, mon grand-père, a très peu raconté. Il ne voulait pas qu'on réduise sa vie à ses deux années et demi passées à Auschwitz, il n'était pas uniquement ce juif-là, disait-il, comme j'imagine qu'on ne réduit pas les identités tutsie et hutue aux chasses à l'homme du printemps et de l'été 1994. De sorte que je ne cesse de déterrer ce que Max s'est obstinément appliqué à enterrer. Car le temps presse. « Il y a un temps pour tout, dit l'Ecclésiaste. Un temps pour déchirer et un temps pour coudre, un temps pour se taire et un temps pour parler. »

Nathalie Skowronek

*Max, en apparence* (Arléa, 2013)

*Karen et moi* (Arléa, 2011)